

relatant le voyage des esclaves pendant la période de la traite, entre l'Europe, l'Afrique et les Amériques. S. C.

GUÊPE



Insecte hyménoptère dont la femelle porte un aiguillon. Aux Antilles, on peut en décrire deux espèces : la Guêpe commune et la Guêpe maçonne.

De couleur roux et jaune, la Guêpe commune est un insecte lécheur qui se nourrit de substances sucrées. Vivant en petites colonies, elle place son nid dans des lieux abrités (arbre, véranda...). Celui-ci est constitué de nombreuses alvéoles hexagonales ouvertes. Ses dimensions sont d'autant plus importantes que la colonie est nombreuse, certains nids pouvant dépasser une dizaine de centimètres de long. La femelle pond un œuf de couleur blanchâtre sur la paroi d'une alvéole. A l'éclosion, cet œuf donne une larve vermiforme, qui se nourrit de petites chenilles capturées par les adultes sur les plantes, ces adultes ayant pris soin de les découper et de les mâchonner au préalable. La larve subit la nymphose, puis au bout de quelques jours devient adulte. La Guêpe commune occasionne des piqûres très douloureuses chez ses victimes, piqûres suivies d'une enflure de la partie atteinte. Une médication ancienne, encore pratiquée de nos jours, mais dont l'efficacité est contestable, consiste à passer sur la partie piquée trois feuilles d'essences différentes. La Guêpe commune peut être considérée comme un Insecte utile dans la mesure où, se nourrissant de chenilles, elle en débarrasse les cultures.

De couleur jaune et noir, la Guêpe maçonne (*Stictia signata* L.) construit son nid avec de la boue. Le nid est constitué de loges dans lesquelles la femelle dépose un œuf et des araignées qu'elle a paralysées à coup d'aiguillon dans les centres nerveux. Après chaque opération ainsi pratiquée, la loge est fermée complètement. A l'éclosion, l'œuf donne une larve vermiforme, qui se nourrit des araignées accumulées par la Guêpe-mère. Après une croissance très rapide, la larve se transforme en nymphe qui sort de sa loge après en avoir grignoté le couvercle. Il peut arriver qu'un nid de Guêpe maçonne soit parasité par une autre Guêpe d'espèce différente. J.-P. A.

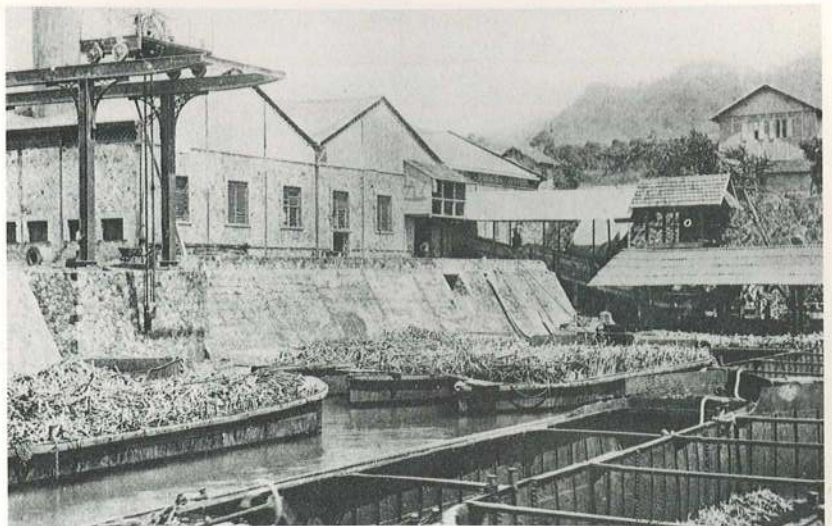
GUÉRIL Georges



Homme politique guyanais (Approuague 1909-1977).

A la fin de ses études de droit, G. Guéril entra au service des Douanes comme contrôleur et gravit les échelons de la hiérarchie jusqu'au grade de receveur principal. En poste à Saint-Laurent, il se fit remarquer durant la guerre en adressant le 2 juillet et le 11 août 1940, conjointement avec d'autres habitants de la commune, deux télégrammes de ralliement au général De Gaulle. Il fut en conséquence relevé de ses fonctions par le gouverneur de la Guyane, représentant du gouvernement de Vichy...

En 1955 il sera l'un des fondateurs de l'Union



L'usine Guérin.

républicaine de la Guyane. En 1959 il sera élu sénateur sous l'étiquette U. N. R., mais, à l'issue de son mandat, en 1962, il quittera cette formation pour fonder son propre parti, l'Union pour la nouvelle Guyane. Lors des municipales de 1965, il rejoindra même le Front démocratique, de tendance autonomiste. Battu par Héder aux sénatoriales de 1971, il s'effaça de la vie politique et disparut en 1977. J. C.

GUÉRIN (Usine)



Cette usine sucrière était implantée à l'embouchure de la rivière Blanche, à proximité de la ville de Saint-Pierre.

Le 5 mai 1902, soit quelques jours avant la catastrophe qui allait complètement détruire la capitale martiniquaise, l'usine fut engloutie par une masse d'eau bouillante, de boue et de rochers descendant de la montagne : la masse rocheuse séparant la caldeira de l'Etang sec du lit de la rivière, qui constituait un barrage naturel, s'était en effet rompue.

Les jours précédents, la montagne Pelée avait émis des vapeurs et de la cendre. Le matin du 5 mai, vers 10 heures, des détonations se font entendre et la rivière Blanche devient un torrent furieux. Les habitants de Saint-Pierre accourent à son embouchure pour voir ses ravages. Vers 12 heures 30, une coulée boueuse, ou plus exactement une énorme vague, descend de la montagne à une vitesse terrifiante, emportant l'usine et tous ceux qui s'y trouvent (il y aura environ vingt-cinq victimes). Selon un témoin, l'impulsion a été telle que l'usine et ses dépendances n'ont pas été ensevelies mais poussées à la mer comme un seul bloc. Les spectateurs de ce phénomène ont estimé approximativement la hauteur de la vague à 10 mètres et sa largeur à 250 mètres. Sa vitesse a été évaluée par les spécialistes entre 120 et 160 km/heure. Cette première vague est suivie de plusieurs autres, la dernière provoquant un recul de la mer.

A Saint-Pierre, le trouble est grand car, par deux fois, les bateaux dans la rade ont été mis à sec et par deux fois l'eau est revenue. Le bruit se répand que l'usine a été emportée et, de fait, on

ne voit plus que la cheminée sur un fond de fumée blanchâtre.

Très curieusement, cet événement inquiétant a contribué par la suite à rassurer à la fois la population et les autorités : on a estimé en effet que, le volcan ayant trouvé un exutoire dans le lit de la rivière, les coulées de lave suivraient éventuellement le même chemin et n'atteindraient par conséquent pas la ville.

Malheureusement, le volcan ne devait pas émettre de la lave, mais une nuée incandescente... S. C.

GUERRE AUX ANTILLES-GUYANE

Chronologie des guerres aux Antilles-Guyane

par Jacques Adélaïde-Merlande

Des guerres spécifiques

par Léo Elisabeth



De tous temps, et au moins jusqu'à la fin de la période napoléonienne, les Antilles-Guyane ont été le théâtre de guerres nombreuses et parfois spécifiques. Les protagonistes s'y sont succédé au fil du temps et au gré des changements d'alliances : Caraïbes et Arawaks d'abord, puis Caraïbes et Européens, Européens entre eux enfin.

I. Chronologie des guerres aux Antilles-Guyane

La guerre tient une place importante dans l'histoire précolombienne (antérieure à la «découverte») des Antilles. D'après la tradition recueillie par le missionnaire dominicain Raymond Breton, tradition reprise par le père Jean-Baptiste Du Tertre, l'implantation, dans les îles des Petites Antilles, de ceux que les Européens appelleront Caraïbes (de leur vrai nom Calinas) aurait été le résultat d'une conquête : «... Le capitaine qui les avait conduits était petit de corps mais grand en courage... Il avait exterminé tous les naturels du pays. Les Galibis, leurs ancêtres (des Caraïbes),

vinrent dans les siècles passés, combattre les Ygnéris qui étaient les naturels du pays» (Du Tertre). Les Ygnéris sont communément identifiés aux Arawaks qui, à l'époque de la découverte, vivaient dans les Grandes Antilles. Lors de ses contacts avec les Arawaks d'Hispaniola (Saint-Domingue-Haïti), Christophe Colomb croit comprendre que ces Arawaks sont menacés par les attaques des «Canibas» (dont on fera Cannibales) et il se pose en protecteur des habitants d'Hispaniola : «par signes l'Amiral (Christophe Colomb) indiqua à ce seigneur (un cacique indigène) que les rois de Castille ordonneraient de détruire les Caraïbes et qu'il les lui ferait amener tous les mains liées».

Aux guerres entre Amérindiens-Caraïbes-Arawaks vont succéder des guerres entre Européens et Caraïbes.

Les guerres entre Européens et Caraïbes

Au début du XVI^e siècle, les Espagnols tentent de s'implanter dans l'archipel des Petites Antilles (on mentionne une tentative infructueuse de Juan Ponce de León, conquérant de Puerto Rico, sur la Guadeloupe) et, surtout, multiplient les razzias chez les Caraïbes, ceux-ci pouvant être réduits en esclavage, sous prétexte d'anthropophagie. De leur côté, les Caraïbes, selon le père Breton, harcèlent les Espagnols «deçà et delà, particulièrement à l'Isle de Saint-Jean de Portorio (Puerto Rico) qui n'avait pourtant jamais été à nos sauvages».

A partir du début du XVII^e siècle, c'est la guerre entre Français et Anglais d'une part et Caraïbes d'autre part, les Européens prenant généralement l'initiative du conflit. Ainsi, l'installation des Français à la Guadeloupe, en 1635, est suivie d'une véritable guerre entreprise en 1636 sur l'initiative d'un des fondateurs de la colonie, L'Olive. Cette guerre va durer de 1636 à 1640, obligeant les colons de la Guadeloupe à faire appel à leurs congénères de Saint-Christophe. Selon Lacour, au terme du conflit, les Caraïbes furent «contraints de sortir de la colonie». A la Martinique, l'affrontement n'est pas moindre : l'établissement français du Fort (fort Saint-Pierre) est attaqué, selon Sidney Daney, par une véritable coalition de Caraïbes, venus de la Dominique, de Saint-Vincent, à l'aide de leurs congénères de la Martinique : ils sont dispersés par une canonnade. Il s'ensuit une paix, à vrai dire instable, et qui prend fin en 1658. Les Français alors font la conquête de la Capesterre (partie orientale de l'île, qui était jusqu'alors aux mains des Caraïbes). Sidney Daney n'a pas fait mystère des méthodes expéditives des conquérants : «Les Français en feront un carnage général sans distinction de sexe, ni d'âge». Religion oblige, un missionnaire dominicain, le père Boulogne, plante la croix sur le terrain conquis. Un traité conclu à Basse-Terre en 1660 met fin pour l'essentiel à ces conflits. Les Caraïbes obtiennent que les «Chrétiens», c'est-à-dire les Européens, n'«habitent» point (ne colonisent point) les îles de la Dominique et de Saint-Vincent, promesse qui sera, au moins pour la Dominique, violée dès la fin du XVII^e siècle.

Les confrontations navales ont souvent joué un rôle décisif dans les guerres entre Européens aux Antilles.

